

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[93] (2005)**

Heft 1495

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'Inde des villageoises

Près des trois-quarts de la population mondiale vit dans un village. En Inde seulement, plus de 300 millions d'Indiennes sont des villageoises. Plus de quarante fois la population suisse! Dans quelles conditions passent-elles leur existence? Souvent mal nourries, mal soignées, mal éduquées; forcément sous l'emprise des traditions et des lois, écrites ou non, qui régissent l'alpha et l'omega de la vie des femmes, leur quotidien est un cycle interminable qui se résume à nettoyer, cuisiner et servir les membres de la famille élargie, tout en assurant la reproduction d'une progéniture masculine. Pas toujours facile pour une femme de grandir dans un village indien.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Soixante-quinze pour cent des plus de 450 millions de femmes et de filles indiennes vivent dans un village, comme la majorité invisible et inaudible des femmes de la planète. Quand on entend la fameuse statistique onusienne selon laquelle les citoyennes du monde produisent les deux tiers du travail rémunéré (alors imaginez si l'on calculait le travail tout court...), possèdent 10% des richesses et 1% des propriétés. Ce portrait amélioré – puisque le profil des urbaines augmente les moyennes – est essentiellement celui des femmes des milieux ruraux.

Ces dernières années, comme pour noircir davantage le tableau et ajoutés aux conséquences parfois tragiques des ajustements structurels imposés aux «pays en développement» par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international dans les années quatre-vingts, les problèmes liés à la détérioration de l'environnement – notamment la déforestation ainsi que la raréfaction et la pollution des plans d'eau – rendent le travail traditionnellement dévolu aux femmes (subvenir aux besoins des leurs en bois combustible et en eau potable) plus long et plus difficile encore.

Première faute: naître fille

En effet, parmi tou-te-s les personnes les plus défavorisées du monde, les plus discriminées sont les villageoises. En ville, en Inde, la naissance d'une fille n'est pas célébrée comme celle d'un garçon, ce phénomène s'accroît encore dans les régions où les mentalités et les mœurs évoluent plus lentement, et où les conditions socio-économiques sont souvent difficiles, elle est encore moins bienvenue. Un proverbe hindou prononcé à la future épouse lors de la cérémonie matrimoniale lui souhaite avec bienveillance d'«être la mère de cent fils». C'est tout dire: une fille est considérée comme une charge économique qui exige de sa famille d'origine d'amasser une somme d'argent et des biens matériels en guise de dot, et qui après le mariage, deviendra la propriété de sa belle-famille. Presque une plaie quoi!

Ainsi, l'on investira moins dans une fille et ceci, particulièrement en région rurale. Celles-ci iront moins longtemps à l'école, moins souvent chez le médecin, elles seront moins et moins bien nourries. Cela quand le fœtus féminin n'est pas carrément supprimé dans le ventre de la mère, mais c'est une pratique plus urbaine étant donné les coûts d'un test pour connaître le sexe de l'enfant – en principe illégal – et de l'avortement. Dans les villages, ce qui est plus vraisemblable est que la «nouvelle-née» soit victime d'infanticide. En clair, la vie des villageoises indiennes en général n'a rien d'une sinécure. Pour une écrasante majorité, elles traversent la vie tête baissée, à servir les hommes de la famille, puis de la belle-famille, passant successivement de la tutelle paternelle à celle de leur mari, pour ensuite devenir la servante de leurs fils, si les dieux les ont bénies d'une progéniture masculine.

Si dans les métropoles, le divorce commence à peine à émerger comme une option, et encore, une option qui stigmatise et rencontre une forte réprobation sociale, à la campagne, la question est loin de se poser. Le mariage est une union à la vie à la mort, pour le meilleur et pour le pire. On apprend d'ailleurs très tôt aux jeunes Indiennes qu'il faut considérer son mari comme un dieu, ni plus ni moins. Autant dire que les célibataires par choix ou les lesbiennes sont des spécimens rarissimes en campagne.

Un code de conduite réglé comme une horloge suisse

Quand au temps et à l'espace, une femme en région rurale sera toujours la première levée et la dernière couchée. Tel celui d'une cheffe d'Etat, son emploi du temps est rempli à craquer et la notion de «pause syndicale» lui est totalement étrangère. Une femme peut vivre le plus clair de sa vie entre les parois de son habitat sans jamais mettre le nez à plus de quelques mètres de chez elle. Hormis les longues marches pour aller chercher le bois et l'eau nécessaires aux besoins de la famille élargie avec les autres femmes du clan, elle sortira rarement sans chaperon de chez elle et sans une justification convenable. Donc l'idée d'aller boire un pot au bistrot avec les copines n'est pas à l'ordre du jour. Ainsi, la vie et le code de conduite d'une villageoise sont réglés au centimètre près et le concept de «liberté individuelle» est une chimère appartenant à un autre monde, à des années lumières du village. D'«autodétermination», on ne parlera même pas.



Une fois tous les quatre ou cinq jours, avec les autres femmes de la famille et du voisinage, Sati va chercher le bois dans la forêt, à deux, trois, voire quatre heures de marche.

Cependant, malgré des régressions dans certaines régions, notamment liées à des réformes agraires ou des politiques de développement inadaptées ou mal mises en pratique, ou encore, des problèmes environnementaux, d'autres signes témoignent de changements positifs survenus ces dernières décennies. Comme les associations féminines, dont la plus notoire est probablement la Self-Employed Women's Association (SEWA) regroupant des dizaines de milliers de travailleuses du secteur informel. Celle-ci a réussi à organiser des femmes pauvres et analphabètes, comme les vendeuses de légumes ou les cueilleuses de papiers, en puissants syndicats exerçant des pressions sur les institutions et les mentalités. Ces femmes syndicalisées sont devenues des agents du changement, elles ont non seulement une nouvelle confiance en elles, mais aussi accès à des services bancaires.

De nombreux projets de microcrédits ont également fait leur preuve, servant les intérêts des villageoises certes, traditionnellement privées de prêts, qui se sont révélées être d'habiles entrepreneures et des gestionnaires très capables, mais aussi des prêteurs. D'ailleurs, les institutions bancaires traditionnelles s'intéressent désormais aux emprunteuses des villages à cause de leur grand nombre bien sûr, mais surtout parce que celles-ci remboursent presque à 100% l'argent prêté, contrairement aux emprunteurs hommes. Les nombreux projets visant les villageoises, en plus d'émanciper les femmes et de leur donner plus de pouvoir au sein de la famille et de la communauté, ont été reconnus par les agences internationales comme faisant partie de stratégies de développement efficaces débouchant sur des résultats probants : contrairement aux «chefs de famille» qui utilisent l'argent pour boire, acheter du tabac ou se divertir, les femmes investissent le plus souvent tous leurs sous pour répondre aux besoins de la famille.

Cerner l'Inde

En Inde, pays de plus d'un milliard d'habitants, la population rurale compte pour 70% de la population globale pays. Pour paraphraser Gandhi : prétendre vouloir connaître le sous-continent, c'est aller à la découverte de l'Inde des villages. C'est précisément parce que les femmes rurales représentent la majorité des femmes de la planète, qu'elles sont parmi les plus grandes laissées-pour-compte des politiques sociales et économiques, et qu'une tribune leur est rarement offerte que nous consacrons ces pages – à la veille de la Journée internationale des femmes rurales, le 15 octobre – à quelques aspects de la vie de l'une d'entre elles.

L'Inde est un très grand pays qui représente un océan de diversité, comptant 80% d'hindous, mais aussi des musulmans, des sikhs, des chrétiens, des juifs et d'autres minorités religieuses. Le pays porte les traces des envahisseurs et des migrants anglais, portugais, hollandais, musulmans, français, moghols, iraniens et aryens; on y parle une quinzaine de langues officielles et des centaines de dialectes. Le climat, la géographie, la cuisine, les habits, les cultes varient du nord au sud. Bref, aucune région, aucun village ne peut être «typiquement indien» ou représentatif de l'Inde, tellement celle-ci est diversifiée, plurielle et gorgée de contradictions.

Pour les besoins de ce dossier, nous avons choisi, parmi les quelque 550 000 villages indiens, de nous immerger dans la localité de Dheramcot, chez Sati Devi, tout au nord du pays, dans les basses Himalaya. A titre indicatif, on pouvait lire dans un document de la très sérieuse agence internationale Food and Agriculture Organization (FAO) que dans l'Himalaya, sur une ferme d'un hectare, une paire de bœufs travaille 1064 heures par année, un homme en travaille 1212 et une femme en travaille... 3485.

Bienvenue sur la planète Dheramcot!

Sati et son mari tiennent un guest-house dans les hauteurs de Dheramcot tout au nord de l'Inde, près de la frontière tibétaine. Comme elle, l'ensemble des villageois-e-s vit de la manne touristique qui sévit la moitié de l'année. Surtout lorsqu'il s'agit de faire du commerce, les Indien-ne-s sont doué-e-s d'une capacité d'adaptation remarquable. Dheramcot est le parfait exemple du village vivant du tourisme qui s'est moulé aux moindres désirs de sa clientèle. En voici le décor.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

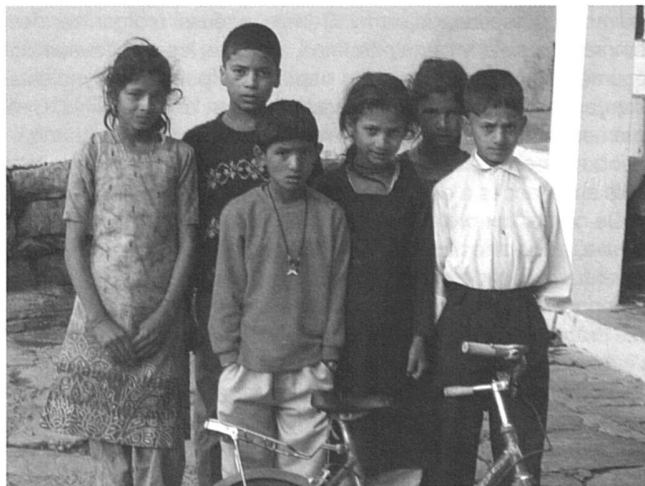
Dheramcot, un village de 10 000 habitants de la région de Dharamsala, située à deux mille mètres d'altitude dans les montagnes Himalaya, surplombant la vallée de Kangra, à treize heures de route de la capitale, New Delhi. L'hindouisme est la religion dominante dans les environs, mais étant donné la forte présence d'une communauté tibétaine – dont le gouvernement est en exil –, le bouddhisme est largement répandu, et ses temples et ses icônes font partie de l'horizon visuel. Le village vit partiellement de la culture du blé et essentiellement du tourisme intense qui bat son plein six mois par année, d'avril à septembre, lorsque la température s'adoucit. Une famille moyenne avec deux enfants peut vivre avec quatre ou cinq mille roupies par mois, soit environ 130 fr.

Little Israel

La/le touriste à Dheramcot a un profil bien précis : dans huit cas sur dix, il s'agit d'une jeune personne âgée entre 20 et 30 ans, d'origine israélienne. Les voyageurs israéliens sont tellement nombreux que l'on pourrait surnommer Dheramcot la «petite Israël». En réalité, les jeunes Israéliens ne sont pas qu'à Dheramcot: ils suivent le circuit touristique traditionnel : arrivant d'abord à Delhi, ils font éventuellement un tour à Varanasi, la ville sainte la plus importante du pays, vont faire la fête à Goa, puis remontent vers le nord Rishikesh, Manali, Dharamsala, dans les montagnes où il fait bon frais, avant que la chaleur ne deviennent insupportable. Une blague connue en Inde illustre leur omniprésence : «Combien y a-t-il d'Israéliens?» «Six millions.» «Non, pas en Inde, dans leur pays?» (Il y a six millions de personnes en Israël et on estime qu'il y a en permanence environ 70 000 ressortissant-e-s israélien-ne-s en Inde.)

La raison couramment invoquée pour expliquer une telle présence israélienne dans le nord de l'Inde veut qu'au début de la vingtaine, après avoir terminé leur service militaire (obligatoire pour les deux sexes : deux ans pour les filles, trois ans pour les garçons) et avant de poursuivre leurs études, les jeunes font une pause pour souffler un peu et comme l'Inde ne coûte pas cher, que le passeport israélien y est le bienvenu, le sous-continent est devenue une destination toute indiquée. Ils sont tellement présents que dans plusieurs régions, dont Dharamsala, après l'Hindi ou la langue locale, l'hébreu prévaut. D'ailleurs, certains commerçants zélés le parlent couramment.

De telle sorte qu'à Dheramcot, on peut manger de l'humos aussi bien que du dal, du pain pita aussi bien que des chappatis; les menus sont en hébreu, on y écoute de la musique populaire israélienne et on y célèbre toutes les fêtes juives. Et si la plupart des Israéliens de Dheramcot sont de jeunes babas cool percés et tatoués qui se la coulent douce et qui courent les fêtes de la pleine lune, il y a aussi une communauté de juifs orthodoxes, des Hassidims (dont les hommes sont barbus, vêtus de noir et portant des frisettes sur les tempes) qui y est installée, vivant en ghetto, selon les lois strictes de leur religion.



Quelques enfants de la maisonnée : de gauche à droite; Babita, Anu, Neha, Atul, Covita et Bitul.

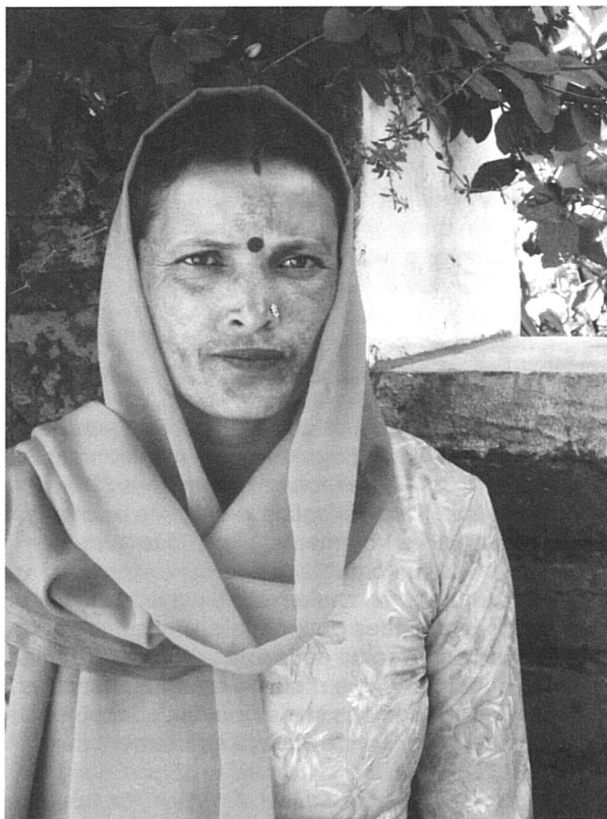
Quatre-vingts roupies la nuit

C'est donc dans ce cadre, comme la majorité de ses concitoyens, que Sati Devi et sa famille vivent directement du tourisme: elle gère un guest-house qui possède sept chambres à louer, sans salle de bain, à 80 roupies la nuit (environ 2.35 fr.). L'établissement est une maison sur deux étages, en pierre et en bois, construit en forme de «L», avec une vue magnifique sur la vallée. Si le temps est clair, en levant la tête, on aperçoit les sommets enneigés de l'Himalaya.

A quelques mètres de la maison, un petit bâtiment en ciment contient deux «salles de bain» rudimentaires, incluant chacune une toilette indienne (communément appelée «toilette turque» en Europe, consistant essentiellement en un trou dans le sol). Ces toilettes sont la norme en Inde, lorsque toilettes il y a, car deux tiers des ménages du pays ne possèdent pas d'installations sanitaires. Dans chacune de ces unités d'environ deux mètres sur deux, on trouve également un robinet d'eau froide, voire glacée. La température, en mai, y est d'environ 15 degrés les jours de soleil, mais les nuits sont plus fraîches et une petite laine tibétaine pour se couvrir le crâne, les mains et les pieds est toujours bienvenue.

Sati et sa famille immédiate: son mari Surinder, Acharna (Achu), son aînée de 16 ans et Arun (Anu), son fils de 14 ans, vivent tous les quatre dans une pièce deux fois plus petite que la chambre moyenne des touristes et possèdent une cuisine d'un mètre carré et demi. Les concepts de promiscuité et d'intimité sont tout autres que ceux en vogue en Suisse. Parfois, la belle-mère et quelques cousins viennent leur rendre visite et ils peuvent se retrouver presque une petite dizaine à dormir dans deux lits doubles. Dans la pièce voisine sont installés le frère du mari de Sati, sa femme et leurs trois enfants. Derrière la maison, système patrilocal oblige, vivent l'autre frère de son mari, Goa, son épouse, Didi, et leurs deux enfants: ceux-ci gèrent un commerce de lavage de vêtements et un «bar» extérieur ouvert 24 heures sur 24. Little Israel oblige, dans ce bar, on joue du Nirvana, du reggae et de la transmusic, chose totalement inusitée en Inde où – hormis dans quelques métropoles, telle Bombay – la vie s'arrête à 21 heures.

C'est dans ce cadre que nous avons observé Sati et les siens évoluer au gré de la saison touristique, passant 24 heures sur leurs traces, observant la vie d'une femme sur la planète Dheramcot.



Portrait de Sati

Qui est Sati Devi?

Sati veut dire *conscience* en hindi. Pour la petite histoire, ce nom est aussi celui donné à une coutume ancestrale qui prévalait notamment chez la classe dirigeante de l'Etat du Rajasthan. Elle voulait que l'épouse d'un homme qui décède le suive dans la mort en s'immolant par le même feu que celui dans lequel est incinéré le corps de ce dernier (les hindous brûlent leurs morts). Cette pratique a été interdite en 1829 par les Britanniques, mais quelques cas ont été recensés ces dernières années, déchaînant des débats passionnés à travers le pays. La pratique a été nommée d'après une déesse hindoue, Sati, la femme du dieu Shiva, qui se serait suicidée en brûlant dans le feu funéraire de son époux.

Notre Sati à nous est la dernière d'une famille de six enfants (deux garçons et quatre filles). On lui donnerait 37-38 ans, mais – tout en précisant qu'elle ne connaît pas sa date de naissance elle affirme n'en avoir que 33. Ce qui semble étrange puisqu'elle est censée s'être mariée à vingt ans, que sa fille, Achu, a 16 ans et que l'éventualité qu'elle ait eu son premier enfant deux ou trois ans avant son mariage est plus qu'improbable. Sati est mariée avec un hindou de la même région et de la même caste qu'elle, celle des guerriers. Ce sont ses parents qui lui ont trouvé son mari et elle ne l'a rencontré pour la première fois, avant d'être liée à lui pour la vie, que le jour de son mariage. Sati est également hindoue, très croyante (comme chacun-e dans les parages), issue d'un milieu modeste. Son anglais est rudimentaire et c'est sa fille Achu, qui par ailleurs assure la comptabilité du guest-house, qui l'aide à résoudre les problèmes de communication.

Villageoise au quotidien

24 heures sur les traces de Sati

L'idée initiale de ce papier était de suivre Sati pendant une journée, mais aussi d'ajouter une dimension participative à l'expérience en effectuant les mêmes tâches qu'elle: elle balaie le sol, je balaie le sol ; elle lave les vêtements, je lave les vêtements, etc. L'idée a rapidement été abandonnée étant donné le caractère trop ambitieux du projet; non seulement je n'avais pas les compétences techniques pour ce faire, mais encore, je ne possédais pas la moitié de la force physique requise. Je me suis donc contentée d'observer et de poser des questions. Reportage dans un lieu où des concepts tels le 8 à 5, le psy ou l'apéro ne veulent strictement rien dire.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Ce jour-là, au lieu d'aller prendre le petit déjeuner avec les Israélien-ne-s du coin dans un restaurant tenu par d'autres Israélien-ne-s installé-e-s à Dheramcot, passer la journée à faire du trekking, visiter les temples bouddhistes ou simplement boire des verres et jouer aux échecs avec les autres voyageurs dans un des nombreux petits bistros incrustés dans la montagne avec vue imprenable sur la vallée et les sommets enneigés des Himalaya, je me suis levée à 5h30, comme Sati et je suis restée au guest-house avec elle.

À l'aube, il fait frais en mai dans les montagnes et hormis les oiseaux et le beuglement occasionnel des vaches de la voisine, on n'entend pas un bruit. Seules Sati et moi sommes debout, sa belle-sœur et leurs enfants respectifs ne tarderont pas à se lever. Les touristes, eux, feront la grâce matinée pour plusieurs heures encore. « Parce qu'ils fument toute la nuit », explique Sati en mimant le geste des fumeurs de cannabis. Première tâche de la journée: préparer des seaux d'eau chaude pour le lavage des vêtements à l'aide du poêle à bois qui rejette une épaisse fumée noire sur la terrasse. Le bois, une fois tous les quatre ou cinq jours, avec les autres femmes de la famille et du voisinage, elle va le chercher dans la forêt, à deux, trois, voire quatre heures de marche.

Pendant que l'eau chauffe, elle s'accroupit, dans la posture assise commune en Asie (fesses contre talons et pieds à plat sur le sol: la position n'est pas aisée pour les corps occidentaux...) près du caniveau qui traverse la terrasse et entreprend de nettoyer avec de l'eau, du savon et ses mains la vaisselle de la veille utilisées par une douzaine de personnes (assiettes, verres, ustensiles: tout le service de cuisine indien est en métal, ce qui en plus d'offrir une résistance à toute épreuve, permet de chauffer les plats directement sur le feu).



Sati et son fils, Anu. Tout le service de cuisine indien est en métal; ce qui permet de chauffer les plats directement sur le feu

Cacher les fesses et les seins

Sati semble immunisée contre la chaleur et le froid: après s'être trempée les doigts dans l'eau glacée, elle vérifie la température du poêle en plaquant sa main dessus. Alors qu'à cette heure matinale, il ne fait encore que dix degrés environ, Sati – comme tous les autres villageois-e-s – est chaussée de simples chippes (communément appelé flip-flop en Europe) et vêtue, comme tous les jours de l'année, d'un salwar de polyester quasi transparent tellement il est fin. Le salwar (appelé churidar au sud du pays), est l'habit féminin le plus courant en Inde, après le sari. D'abord, contrairement au bout de tissu de six mètres enroulé autour du corps selon une technique bien précise, le salwar permet de se mouvoir convenablement. Il compte une tunique, un pantalon bouffant (certains sont serrés jusqu'aux genoux et bouffants à la cuisse) et un châle. En principe, celui-ci doit être porté en «U», les deux côtés du «U» tombant sur le dos, de façon à cacher les fesses et le bas du «U» est sensé cacher les seins sur le devant. Mais le châle a bien d'autres fonctions, plus pratiques encore, comme protéger la tête du soleil, servir de drap pour s'étendre quelques minutes au soleil, nettoyer la morve qui coule du nez de la gamine de la voisine...

La vaisselle terminée, Sati coupe énergiquement du bois à la hache en poussant des «hans» sonores pour alimenter le feu. Puis, Surinder, son époux, sort de la maison, rasoir à la main pour se faire la barbe devant le carré de miroir apposé au mur du bloc des toilettes avant d'aller en ville, à Dharamsala, travailler comme chauffeur. Curieusement, il boîte légèrement et Sati, levant les yeux aux cieux, m'explique dans son anglais rudimentaire – assez fort pour qu'il l'entende – que saoul, il est tombé des escaliers la veille. Ceux-ci n'ont pas de garde-fou et représentent un véritable danger s'il y a une coupure de courant et si vous n'avez pas de lampe de poche. Mais les gens de la place sont habitués à vivre dangereusement. L'éducation des enfants en témoigne: ceux-ci ne sont pas protégés comme les jeunes occidentaux. Il n'est pas rare de voir des enfants jouer avec le feu ou de grands ciseaux en la présence bienveillante d'un adulte qui ne trouvera rien à y redire, ou encore de voir des gamin-e-s de trois ans trimbaler des nouveaux-nés ça et là, comme s'il s'agissait de poupées...

Deux belles tresses bien serrées

Vers 7 heures, lorsque le soleil apparaît derrière les montagnes, la fille de sa belle-soeur arrive vêtue de son uniforme scolaire soigneusement repassé, avec une brosse à cheveux. Avant de la laisser partir pour l'école – les filles sont scolarisées, mais après le mariage, vers 20-21 ans, elles travailleront à la maison, comme leurs mère – Sati coiffe Babita et lui fait deux belles tresses bien serrées, non sans la faire silencieusement grimacer de douleur, qu'elle attache avec des élastiques jaunes fluo.

Puis, elle balaie la terrasse – chez Sati, tout est aussi propre qu'un aéroport suisse – avec un balai qu'elle a confectionné elle-même avec des branches de blé cueillies dans le champ devant le guest-house. Ensuite, elle plie le linge qui a séché la veille sur la corde. Enfin, Sati m'offre un *tchai* bien sucré et vient s'asseoir quelques minutes à mes côtés sur la terrasse. Un instant de bonheur pur. Le soleil nous réchauffe et Dheramcot n'est pas encore éveillé. C'est l'occasion de lui demander comment elle fait pour les menstruations. Sati rougit et lorsque Surinder réapparaît rasé de près, d'un rire nerveux elle me dit que lorsqu'il aura disparu du paysage, elle m'expliquera. Le temps venu, elle me fait comprendre que le tampon que je lui ai montré pour illustrer mon propos ne vaut rien: il peut se perdre. Elle, elle utilise du coton blanc qu'elle lave et réutilise. Sur ce, elle se prépare un seau d'eau chaude et va se laver.



Achu coiffe sa tante, la belle-sœur de Sati qui vit avec sa famille dans la pièce voisine. Sati lave des vêtements à l'arrière-plan.

Se couvrir le visage par respect

Vers 8h45, Surinder, son fils Arun et moi-même sommes empilés sur le sol de la cuisine d'un mètre carré et demi à manger des parantha (pain fait avec le blé du champ devant la terrasse), avec du *curd* (du yahourt) assaisonné de sel ou de sucre, selon le goût de chacun-e. Sati est debout, préparant les parantha au-dessus d'un poêle à gaz et ce n'est qu'une fois qu'Arun et Surinder auront terminé et seront sortis de la cuisine (objectivement, elle n'aurait pas pu s'asseoir avant) qu'elle se posera à côté de moi pour tranquillement prendre son petit déjeuner.

Une heure plus tard, la première hôte, une Israélienne de 23 ans, se lève, se lave avec un seau d'eau chaude, met sa musique en hébreu, suffisamment fort pour en faire profiter tout le voisinage et s'installe sur la terrasse pour faire des colliers avec des pierres semi-précieuses achetées à Jaipur, la capitale du Rajasthan et l'endroit par excellence en Inde pour faire de bonnes affaires dans l'achat de pierres. Nous échangeons quelques mots pendant que Sati balaie la terrasse (au cours d'une journée type, la terrasse peut être balayée plus d'une dizaine de fois). Son copain est parti au Népal renouveler son visa pour l'Inde et elle-même restera un moment au pays avant de partir pour le Japon où, apparemment, il est possible de se faire « beaucoup d'argent » en peu de temps, en vendant des fausses Rolex sur la rue ou en faisant la Geisha. Le reste de la matinée de Sati est consacrée à recouvrir les pierres de ciment de la terrasse pour la rendre plus résistante. Quand le cousin de son mari arrive, Sati recouvre son visage de son châle en purdah (littéralement: rideau), en guise de respect parce qu'il est plus âgé. La fin de la matinée sera occupée à laver des vêtements, nettoyer la terrasse et préparer le repas de midi: un curry de lentilles, des concombres et des chapatis. Quand je lui demande quel serait son souhait le plus cher, sans hésiter une seconde, elle me répond que « sa fille épouse un homme riche ».

Virée au marché

L'après-midi, Sati m'offre de l'accompagner au marché. J'accepte volontiers, imaginant que nous allons acheter des légumes. En fait, il s'agit d'aller en jeep avec son mari qui a pris l'après-midi de congé, son fils, sa belle-mère, ses trois belles-sœurs, leurs enfants et quelques voisins, en ville, acheter une partie de la dot de la fille d'une des sœurs de Surinder qui se marie dans deux jours. En ville, au pied des montagnes, il fait 45 degrés, à l'ombre. Mais ce n'est pas la température qui empêche la joyeuse équipée de courir d'une manufacture à l'autre pour comparer les rapports qualité-prix et de négocier ferme des prix avantageux. A la fin de la journée, après avoir fait une pause devant un Pepsi glacé – les femmes dans un bistrot, les hommes ailleurs – les deux jeeps rentrent à Dheramcot, chargées à bloc de vaisselle pour une armée, d'une armoire, d'un lit double, d'une télévision, de saris et de jarres en métal.

Vers 19h, nous arrivons au guest-house. Sati s'affaire à préparer le repas du soir. Elle coupe les légumes pour faire un curry, pétrit la farine pour faire des chapatis. Après avoir mangé, et avoir échangé quelques nouvelles avec la voisine sur la terrasse, Sati s'installe enfin, tricot à la main, avec les siens devant le petit écran couleur qui trône au milieu de sa maison, sous l'icône de presque un mètre de hauteur de la très vénérée Laxmi, déesse de l'argent. Il est 22 heures.